



Peppermint candy

de Lee Chang-Dong

Fiche technique

Corée - 2000 - 2h09

Réalisation & scénario :
Lee Chang-Dong

Montage :
Kim Hyun

Image :
Kim Hyung-Koo

Musique :
Lee Jae-Jin

Interprètes :
Sol Kyung-gu
(Yongho)
Moon So-ri
(Sunim)
Kim Yeo-jin
(Hongja)



Résumé

Un jour de printemps, quelques amis piqueniquent pour célébrer leurs retrouvailles. Un invité inattendu apparaît alors, Yongho, dont ils étaient sans nouvelles depuis des années. Mais celui-ci se comporte étrangement et semble complètement déphasé. Il fuit le groupe et court vers des rails situés sur un pont adjacent. Un train arrive. Yongho ne bouge pas... alors commence un voyage qui nous emmène dans le passé de Yongho, de son mariage raté à la faillite de son entreprise, de l'époque où il travaillait (et torturait) comme policier... jusqu'à ce moment de bonheur, des années auparavant...

Critique

(...) Tout Coréen qui se respecte sort de table en suçant un bonbon à la menthe. Un geste hygiénique et patriotique pour dissiper les relents du kimchi national, traditionnel chou mariné à l'ail et au piment qui fait l'objet de tant de moqueries racistes, notamment de la part des Japonais. Cet indispensable peppermint candy de camouflage, le cinéaste Lee Chang-Dong le vomit rageusement. Cette manie de déguster des confiseries mentholées à qui mieux mieux lui rappelle une autre spécialité coréenne qu'il a en travers de la gorge : le culte de l'amnésie. Pour lui, il existe un arrière-goût plus difficile à effacer que la marinade aillée : celui de l'atroce époque de la dictature militaire de Chun Doo-hwan, dans les années 80.

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Construit à rebours, son film remonte vingt ans d'histoire de son pays. Il commence en 1999, année d'ouverture démocratique tant attendue, placée sous la houlette du président Kim Dae-jung, et s'achève en 1979, date de l'assassinat du dictateur Park Chung-hee, qui souleva un vent d'espoir vite éteint par la succession de son homme lige, le général Chun Doo-hwan.

Nécessaire pour tout ressortissant d'outre-Pacifique, ce bref cours d'histoire n'est pas le propos de **Peppermint Candy**, qui creuse minutieusement l'intimité passée de Yongho, quadragénaire bourru et infantile, parcouru de bouffées délirantes et de regrets destructeurs.

La scène d'ouverture montre sa crise la plus spectaculaire, la plus définitive aussi, puisqu'il s'agit de son suicide halluciné sous un train à grande vitesse. Dangereux olivier oublié par ses amis, Yongho n'a pas été invité au pique-nique des anciens élèves de son lycée, qui se réunissent au bord d'une rivière, dans un canyon grisâtre et craquelé. Alors il s'incruste, et jette un sacré froid en hurlant des chants d'amour, avant de courir tout habillé dans l'eau saumâtre.

Remuer la vase, secouer les esprits, ouvrir les yeux : Yongho n'a pas d'autre dessein. Il y parvient par la mort. Sa violente disparition condamne ses camarades d'école à un douloureux voyage intérieur. Inextricablement lié à celui de son pays, le destin de Yongho apparaît dans toute son horreur. Précautionneusement déroulée comme une bobine de fil barbelé, sa vie n'est qu'un épouvantable gâchis, dont Lee Chang-dong présente chaque épisode comme une succession de chances jamais saisies. Tour à tour fantôme ou guignol, victime ou bourreau, l'homme ne saura honorer ni son pays ni la femme de sa vie.

Tels les cailloux du Petit Poucet, des bonbons à la menthe parsèment sa route. Glissés dans chaque lettre d'amour par la jeune fille qu'il aimait à l'adolescence, ils font aussi partie de

son paquetage de bidasse, envoyé sur le front de la répression des manifestations étudiantes. Enfin, ce sont des madeleines de Proust qu'il enfourne dans la bouche d'une comateuse autrefois désirée... Jamais Yongho ne parvient à utiliser leurs pouvoirs rafraîchissants. Ces peppermint candies apparaissent plutôt comme des pastilles anesthésiantes, qui l'empêchent de goûter la beauté des choses. Lee Chang-dong le fait à sa place. A la fois contemplative et nerveuse, sa mise en scène met en lumière les instants de magie tragico-comique que Yongho n'a pas su savourer : des moustiques qui asticotent les corps nus pendant l'amour, un militaire qui croit patauger dans une flaque d'eau alors que sa botte se remplit de sang... Les spectateurs coréens ont fait un triomphe à cette pilule pourtant difficile à avaler à cause des tabous nationaux qu'elle tente de briser. Pour ses éclats de finesse et de vérité, pour son mélange de drôlerie et d'amertume, **Peppermint Candy** a aussi largement de quoi séduire le spectateur occidental.

Marine Landrot

Télérama n° 2719 - 23 février 2002

(...) Avec son titre sucré, **Peppermint Candy** aboutit à un sacrifice humain, symbole lourd pour un film qui est un traité du gâchis humain. Qui analyse la responsabilité d'un régime militaire dans la fabrication des salauds. La responsabilité aussi de Yongho, devenu tortionnaire, mari trompé, capitaliste ruiné. Reprenons : à nous de comprendre que Yongho a grandi pendant la dictature installée en 1961 par Park Chung-hee, qui, en 1972, a promulgué une Constitution présidentielle. Après l'assassinat de Park en 1978, ce texte autocrate a été contesté par un mouvement démocratique. Puis un nouveau tyran, Chun Doo-hwan, a utilisé l'armée (des appelés, comme le Yongho de 1980) pour briser l'opposition, c'est le mas-

sacre de Kwangju (deux mille tués). En 1987, à la fin du septennat de Chun, sa police (Yongho est alors devenu un policier efficace) a encore maté les soulèvements d'étudiants précédant les jeux Olympiques de 1988 à Séoul. Chun a pourtant dû amnistier le leader démocrate Kim Daejung qui, dix ans plus tard, a été élu à la tête d'un État où la réalisation de **Peppermint Candy** est la preuve de la liberté d'expression conquise.

La preuve aussi d'une volonté de retour sur l'histoire occultée de la Corée du Sud, où **Peppermint Candy** a eu un succès considérable et populaire. Son auteur, Lee Chang-dong, écrivain avant de devenir cinéaste, dit s'être mis à écrire après la tuerie de Kwangju. Il ajoute que, durant les décennies de répression, beaucoup de Coréens se sont trahis eux-mêmes. Il regrette que la Corée n'ait «jamais puni les horreurs de la dictature militaire». Sans intention de vengeance, il accomplit le travail d'élucidation nécessaire. Rares sont les cinéastes capables - hors toute problématique de reconstitution, d'illustration, d'endoctrinement - d'assumer l'intensité vécue de l'Histoire et la réflexion qui l'éclaire. Lee Chang-dong est de ceux-là : un grand.

Revenons à la complexité du parcours de Yongho. En 1979, à la sortie du lycée, il voulait être photographe, et Sunim (Moon So-ri), son premier amour, emballait des boubons mentholés à l'usine. Ensuite elle en a glissé dans les lettres qu'elle lui envoyait à la caserne. En 1980, au début de son service militaire, il a dû tirer sur des manifestants; une lycéenne (un instant, Yongho avait cru voir Sunim) est morte et Yongho a été blessé au pied. Désormais, à chaque étape de son existence, il sera rattrapé par une vieille douleur fondatrice de sa haine de lui-même. Une haine enracinée dans la culpabilité qui en fait l'homme honteux qui passe de l'armée à la police, qui «s'adapte» en torturant un syndicaliste. L'odeur de la merde du supplicié le marque à vie, une odeur de trahison qui colle aux mains du tortionnaire.

On est à peu près en 1984, Yongho a les mains sales, il refuse l'appareil photo que vient lui offrir Sunim. Il la repousse. Sans l'aimer, il épouse une barmaid catholique. Plus tard, il quitte la police pour l'entreprise, et, ruiné par son associé, il tente de le tuer. En 1999, l'ultime geste de Sunim qui lui fait porter l'appareil qu'elle avait gardé pour lui est le signe décisif : il est coupable d'avoir servi l'indignité, celle d'une vie dégueulasse, celle de l'Histoire asservie.

Pour se suicider les bras en croix, face au train qui ne s'arrêtera pas, Yongho choisit de revenir au moment le plus pur de sa vie. Il est secondaire qu'il soit alors dans une logique chrétienne d'expiation. Sa mort a la dimension symbolique d'une condamnation de l'oppression passée.

La mise en scène de **Peppermint Candy** sert l'ambivalence du héros. Elle l'inscrit dans la tristesse des pluies qui brouillent les pare-brise, qui ne lavent pas la décrépitude des rues. Qui noient un quartier disparate où la masse d'une usine pollue le paysage. Visions glauques des salles d'interrogatoire, cadrages et angles de vue toujours précis, révélateurs, jamais exhibitionnistes. Maîtrise de l'espace, tension créée par les cercles ludiques de l'apprentie cycliste, cercles plus tard répétés par le garçon fou de désespoir parce qu'il a repoussé son premier amour, cercles qu'il introduit à l'intérieur du bar où il provoque ses collègues, leur tourne autour, les agresse, casse tout en hurlant des ordres militaires. Symbolique de l'espace, aussi, dans la scène d'amour entre une fille généreuse qui se dépossède de sa propre identité pour figurer l'autre, celle qu'aime son compagnon d'une nuit : la caméra voit le couple nu à travers la grille d'une fenêtre. Près des amants, beaux dans une pièce sordide, elle cadre d'abord le visage de la fille, allongée derrière l'homme qui lui tourne le dos, puis celui de l'homme qui pleure.

Peppermint Candy doit beaucoup à

Sol Kyung-gu, dont la rage intérieure est indissociable de la souffrance. Du salaud qu'il incarne, il fait une bombe de sentiments contradictoires. Il en exprime la cruauté qui est le point d'impact d'une cruauté plus générale, d'une violence sociale qui écrase les gens (l'épouse adultère qui court nue à quatre pattes, les victimes des sévices de la police, Yongho clochardisé dans son repaire bâché assiégé par la boue). Jusqu'au bout, Sol Kyung-gu défend le regard droit de Yongho qui ne se ment pas à lui-même.

Yongho a connu l'espoir du bonheur au Pays du Matin calme. En costume de défunt, il barre une dernière fois la voie à l'Histoire ; là où, près de l'eau, sous le ciel transparent, sur le pont au printemps, sa mort a un sens.

Françoise Audé
Positif n°493 - Mars 2002

(...) Comment rater sa vie ? Comment louper sa mort ? Quand un type, juste avant d'envisager de se liquider, escroque un café à une serveuse, on peut croire qu'il a d'ores et déjà raté son suicide. S'il choisit, pour se tirer une balle dans la gorge, de garer sa voiture en plein passage, et se voit déconcentré par le ballet des appels de phares qui virevoltent autour de lui comme des lucioles, c'est encore à désespérer. Quand **Peppermint Candy** commence, nous sommes en 1999, et, d'une certaine façon, une page va se tourner. Yongho, son personnage, a atteint le stade où plus rien n'a d'importance. Pour toute une génération de Coréens du Sud, c'est foutu. Depuis longtemps. Depuis le 18 mai 1980, quand la junte militaire a remplacé la vie par la lâcheté organisée.

Il faudra, en guise d'analyse collective, remonter à ce pique-nique de 1979, au bord d'une rivière où tout est lactal, comme un rêve, quand cette fille, envisagée depuis si longtemps, vous regarde

en coin et esquisse un sourire doux. Les caresses du bonheur sont les plus meurtrières. Elles submergent d'un sentiment amoureux que, plus jamais, vous ne pourrez retrouver. Alors, pour tromper cette fatalité, comme Yongho, comme la Corée du Sud, vous avez la solution d'expérimenter le pire. Pour tester le contraste, l'arrière-goût amer, mentholé, de la chute.

La vie de Yongho, au final, c'est vingt ans d'un saccage qui force le respect pour rattraper un instant de pure plénitude. En tuant une innocente en mai 1980, en plein coup d'Etat militaire, en devenant flic, tabassant à qui mieux mieux des étudiants récalcitrants, par sadisme zélé, puis en prenant en marche le train de 1993 de la Corée démocratique, fondant son entreprise, baisant sa secrétaire, cocufié par sa femme. Et, pour finir, se retrouver en 1999, les cheveux plaqués par la pluie, laminé par la crise, au chevet de la fille de la rivière, du premier amour, bonbons à la menthe à la main, un appareil photo en dernier legs de mémoire, à compter les points, mesurer le gâchis.

Tout **Peppermint Candy** se déroule à rebours, selon un type de construction alambiquée. Lee Chang-dong en a fait la meilleure idée du cinéma coréen renaissant : pas d'aube promise si l'on ne solde pas tous les comptes. Pas de création si le cinéma ne s'oblige pas à affronter la contradiction. Et chaque épisode, chaque station, éclaircit moins qu'elle n'épaissit la complexité profonde de Yongho. Toujours, la mise en scène tend vers la plus imperceptible fissure.

Comme cette scène, rendez-vous entre Sunim, la fille du lac, et Yongho, alors flic. Ils ne se sont pas revus depuis quatre ans. Elle ne reconnaît plus l'étudiant, mais elle revoit ses mains : «*Elles sont moches, carrées, mais elles paraissent bonnes. Quand je t'ai rencontré pour la première fois, j'ai su que t'étais quelqu'un de bien grâce à tes mains.*» Dix minutes avant de se revoir, Yongho se les lavait, ses mains «*moches, car-*

rées mais bonnes». Elles venaient de torturer un mec, enduites d'un mélange de sang, de merde et de dégueulis. Deux secondes plus tard, elles pétriront sous les yeux de Sunim éberluée le cul d'une serveuse. Car ce film, en plus d'être le coup de poing de l'hiver, en plus de regarder la Corée et son histoire comme Oliveira avait ausculté le Portugal dans Non ou la vaine gloire de commander, a aussi pour lui quelque chose d'un **Te Deum** de l'amour exaspéré.

Philippe Azoury
Libération - 20 février 2002

Entretien avec le réalisateur

*Qu'avez-vous fait avant de réaliser **Green Fish**, votre premier film ?*

Avant 1993, j'écrivais des romans. En 1993, je suis entré dans le monde du cinéma en devenant le scénariste du réalisateur Park Kwangsu, pour **L'île étoilée (The Starly Island)**, sur lequel j'ai même été assistant à la réalisation. Ainsi, en 1997, j'ai tourné mon premier film **Green Fish**, et ensuite j'ai fait, en 1999, **Peppermint Candy**.

Pourquoi à un moment avez-vous changé de moyen d'expression ?

C'est une question que l'on me pose souvent, que mon épouse me pose, et c'est délicat d'y répondre. La première raison, c'est qu'en tant qu'écrivain, à un moment j'ai senti des limites dans l'écriture. La seconde raison, c'est qu'en tant qu'être humain, à l'âge de 39 ans, je voulais éviter un chemin traditionnel, tout tracé.

Quel était votre rapport au cinéma ? Alliez-vous voir des films ? Y avait-il des cinéastes qui vous intéressaient plus que d'autres ? Dans le monde et en Corée ?

J'étais un spectateur coréen moyen. À part les films hollywoodiens, en Corée, il n'y avait pas beaucoup de films impor-

tés. Je n'avais pas l'occasion de voir des films européens, dits artistiques. Après avoir commencé à faire des films, je me suis davantage intéressé au cinéma. Et des réalisateurs qui m'ont influencé, il y en a trop pour que je puisse les citer.

Parmi les cinéastes coréens qui sont plus âgés que moi, il n'y en a pas qui m'ont influencé, qui m'ont appris des choses. Cela peut paraître un peu orgueilleux, peut-être, mais, quand j'ai vu des films des réalisateurs coréens de la génération précédente, j'ai alors pensé qu'il fallait passer à l'étape suivante.

*Quels étaient vos goûts littéraires ? La conception de **Peppermint Candy** est plutôt littéraire, mais vous avez su lui donner une expression cinématographique ?*

C'est en 1983 que j'ai eu mon premier roman publié, *The Booty*. Les années 80 en Corée, c'était la dictature et la situation politique était délicate. J'appartiens vraiment à la génération des années 80. La caractéristique de cette génération, c'est que la réalité politique et sociale se reflète dans leurs œuvres. Pour moi, l'amélioration de la situation sociale et politique par l'écriture était une sorte d'obsession. Dans mon cinéma se reflète par conséquent la relation entre les individus et la réalité politique. L'influence est la même sur mes romans et sur mes films. Actuellement aussi, dans la société coréenne, la situation n'a pas beaucoup changée par rapport aux années 80, même si, en apparence, il y a eu des changements, mais pas sur l'essentiel. En tant qu'écrivain ou réalisateur, je ne peux pas concevoir la vie d'un individu indépendamment de la réalité politique ou sociale.

*La vie du personnage de **Peppermint Candy**, c'est l'histoire de la Corée sur presque trente ans. Comment s'est développée cette idée ?*

Quand j'ai commencé à travailler dans le cinéma, j'ai réfléchi sur le cinéma en

tant que support. Si j'avais été un étudiant de l'École de cinéma, peut-être n'aurais-je pas eu cette démarche, mais j'avais commencé par la littérature. Le cinéma est-il différent de la littérature ? La différence, c'est le temps. Comment le temps est-il traité par le cinéma ? Petit à petit, j'ai eu envie de tourner un film sur le temps. Le temps d'un individu ne peut pas être séparé de la société et du pays qui l'entourent. Avec le cinéma, je pouvais renverser et remonter le temps. C'est la différence entre le cinéma et la littérature. L'époque où j'ai commencé à tourner **Peppermint Candy**, c'était la fin du siècle, et l'on parlait beaucoup du nouveau millénaire, et de l'espoir du futur. Je pense que le présent est l'accumulation des événements du passé, et que le futur est la prolongation du présent. On parle souvent de ce que va devenir la vie dans l'avenir, mais en revanche on n'a pas beaucoup d'informations concrètes. Moi, je voulais montrer, surtout aux jeunes spectateurs, que le futur vient du passé. C'est le résultat d'un passé qui s'est déjà écoulé. Comme on le voit dans le film, les vingt dernières années de l'histoire de la Corée influencent le présent et le futur. Pour le montrer plus efficacement, il me semblait que le procédé de la remontée dans le temps serait efficace. (...)

Hubert Niogret
Positif n°493 - Mars 2002

Filmographie

| | |
|-------------------------|------|
| Green Fish | 1999 |
| Peppermint Candy | 2000 |

Documents disponibles au France

Positif n°493
Les Cahiers du cinéma n°565
Repérage n°26